

Article 4 :

**LES MANIFESTATIONS IDEOLOGIQUES VOILEES DE LA PHENOMENOLOGIE
HUSSERLIENNE DANS SON APPROCHE DE L'HISTOIRE**

Dr Marcellin KONGBOWALI
Enseignant Chercheur
Département de Philosophie
Université de Bangui

RESUME

Dans un rapport qui associe la philosophie et l'histoire, la philosophie regarde l'histoire sans vraiment la voir. Elle la voit souvent sous le prisme déformant de l'idéologie. Au point où rendre compte des faits historiques tels qu'ils apparaissent à la conscience dans un regard ferme du concept et de la raison, n'est pas l'apanage de toute philosophie de l'histoire. Justifier l'injustifiable est ce à quoi nous ont accoutumé ses productions. La phénoménologie husserlienne qui nous intéresse dans le cadre de cette communication et qui advenait comme conscience et interprète de la crise du monde contemporain, c'est à dire notre propre crise, s'est aussi inscrite dans cette perspective. L'idéologie a pris le pas sur l'objectivité de ses analyses historiques, l'installant comme toute philosophie de l'histoire dans une logique déformante.

Alors, pourquoi la philosophie de l'histoire n'arrive-t-elle pas à se débarrasser de l'idéologie, qui par essence, s'oppose aux catégories de la science dont la philosophie s'en prévaut ? Cette emprise se justifie-t-elle dans le cas de la phénoménologie qui s'est donné pour objectif de réformer le discours philosophique sur les ruines de l'idéologie et de la métaphysique classique ? A la lumière de ces questionnements, quels sont les accents théoriques qui illustrent de l'emprise idéologique des œuvres de la phénoménologie husserlienne dans son rapport à l'histoire ? Nous exposerons d'abord le problème par la conception husserlienne de l'histoire et ensuite nous procéderons à l'interprétation très subjective qu'il fait de la crise de l'humanité européenne.

Mots clés : philosophie, histoire, phénoménologie, idéologie, Husserl.

ABSTRACT

Unavailable

Keywords : *philosophy, history, phenomenology, ideology, Husserl*

Si cet article vous intéresse, vous pouvez [télécharger gratuitement ici](#).

INTRODUCTION

De façon générale, la métaphysique traditionnelle s'est illustrée depuis son commencement platonicien par le rejet de l'histoire, comme un des domaines de l'instabilité et du changement, parce que liée aux contradictions, aux désordres, aux spectacles de la « cohue la plus bigarrée », aux ambiguïtés et par ce fait, ne revêt aucun intérêt pour la réflexion philosophique. Seuls comptent pour elle, la méditation, l'éternel et le permanent en qui résident les caractéristiques idéales du vrai. Cependant, c'est le système hégélien qui rompt avec cette conception négative de l'histoire en indiquant que, non seulement la raison peut tout comprendre mais elle est aussi en mesure de tout expliquer, étant donné que dans ce qui semble être irrationnel, il y a toujours une part de vérité partielle, mutilée qu'il faut s'efforcer de comprendre en l'intégrant à un système plus vaste qui la contient et la dépasse. Donc désormais, « penser la vie » réelle des hommes, les conflits, les arts, la politique, la religion, etc., doit être la tâche de la philosophie. Cette tentative de réconciliation de la Raison et de l'histoire, signifie que l'histoire a du sens et peut être interprétée comme une « manifestation de la raison », étant entendu que la contradiction qui est la loi du devenir, est aussi la loi de la raison, donc le moteur de la pensée. C'est dire qu'on ne peut ignorer l'histoire dont le cours, à bien des égards, affecte la philosophie, laquelle en retour lui réserve la pareille. Le système hégélien, même s'il appartient désormais au passé, soulève néanmoins des problèmes qui restent pour nous d'actualité. Si dans la moitié du XXe siècle, nous avons eu le sentiment de vivre une époque faite de déraison, de folie humaine marquée notamment par les deux guerres, l'instauration des camps de concentration en Union Soviétique sous Staline, la révolution controversée d'octobre 1917, la guerre froide, l'époque qui est celle de Hegel fut aussi, avec la révolution française et ses conséquences, une période critique pleine de bouleversements, une de ces périodes où l'histoire donnait l'impression de s'accélérer faisant croire à Hegel que « le géant chaussait ses bottes de sept lieux ». La philosophie n'est-elle pas à un moment donné, le miroir dans lequel se reflètent des changements profonds, mais aussi dans sa vocation critique ou ses errements, l'inspiratrice de bien de changements positifs ou négatifs ? Marcuse ne disait-il pas à juste titre que : « La philosophie agit sur l'histoire et [que] l'histoire agit sur la philosophie ». Thèse quasiment identique chez Hegel qui dans son introduction aux *Leçons sur la philosophie* théorisait :

C'est la philosophie qui, lorsqu'une forme de l'esprit n'est plus satisfaisante, aiguise la vue de façon à apercevoir ce qui ne satisfait plus. La philosophie aide, grâce à une intelligence déterminée, à avancer la ruine. (Hegel, 1946 : 11).

Ces propos témoignent du rapport étroit et nécessaire qu'il y a entre la philosophie et l'histoire. Cette règle, aucun philosophe n'y a échappé. Même Platon connu pour son mépris de la pluralité autrement dit, de l'histoire, en écrivant *La République*, croyait dessiner les traits d'un Etat idéal, mais au fond, ne faisait que décrire la cité grecque de son époque. Et comme on le sait, la théorie des idées fut assurément pour Platon, l'occasion de conceptualiser ces

besoins immédiatement existentiels que sont l'amour, la justice, la vertu, la mort ... D'autres grands noms de la philosophie tels, Descartes, Aristote, Kant, Hegel, Marx, pour ne citer que ceux-là, n'ont pas pu eux-aussi, déroger à cette pression de l'histoire. C'est dire que la philosophie étant fille de son temps, même si elle donne l'impression d'intervenir sous des apparences atemporelles ou purement spéculatives, ne fait que l'exprimer dans un rapport qu'elle ne peut faire autrement que d'établir. C'est ce que souligne Merleau-Ponty dans *Les Aventures de la Dialectique* : « *A l'épreuve des événements, nous faisons connaissance avec ce qui est pour nous inacceptable et c'est cette expérience interprétée qui devient thèse et philosophie.* » (Merleau-Ponty, 1975 : 3)

Ces propos de Merleau-Ponty dénotent à suffisance que le philosophe n'est pas hors du monde, il affronte comme n'importe quel commun des mortels l'épreuve de l'évènement dont il ne peut se soustraire. Cependant, la vérité historique ne vient pas de l'extérieur, elle ne se tient pas dans le surplomb de l'expérience, comme dit Merleau-Ponty, elle n'efface ni n'annule ce qui « touche » le philosophe. Donc, « penser son temps », est aussi le mot d'ordre que s'est assignée la phénoménologie pour acter son avènement comme « conscience et expression » de la crise contemporaine ; crise dont le dépassement passe par la déconstruction de la métaphysique classique et la prise en compte du rôle et de la place du questionnement philosophique pour l'homme, dans une perspective de recherche originaire du sens, de l'être et des choses. Ainsi, pour accéder au sens premier de l'être, il ne faut pas chercher à échapper à la précarité des situations humaines ou à vouloir s'en détourner ; il faut au contraire s'y enfoncer.

Ainsi, pour « aller aux choses », la phénoménologie doit se débarrasser des « vêtements d'idées » qui les dissimulent et s'en tenir aux structures invariables de la conscience transcendante, fondatrice de l'être et du savoir. Husserl revendique donc, « l'homme intégral », cet homme qui a été réduit à la dimension naturelle par les philosophes scientifiques du XIXe siècle et du début du XXe siècle. Tout en reconnaissant la primauté de la vie, il replace l'homme au centre du monde de la vie.

Le décor tel que planté, associe philosophie et histoire dans un rapport inévitable, comme « les lèvres aux dents ». Malheureusement dans ce rapport, la philosophie regarde l'histoire sans vraiment la voir. Elle la voit souvent sous le prisme déformant de l'idéologie. Au point où rendre compte des faits historiques tels qu'ils apparaissent à la conscience dans un regard ferme du concept et de la raison, n'est pas l'apanage de toute philosophie de l'histoire. Justifier l'injustifiable, est ce à quoi nous ont accoutumés ses productions. La phénoménologie husserlienne qui nous intéresse dans le cadre de ce travail et qui advenait comme conscience et interprète de la crise du monde contemporain, c'est à dire notre propre crise, s'est aussi inscrite dans cette perspective. L'idéologie a pris le pas sur l'objectivité de ses analyses historiques, l'installant comme toute philosophie de l'histoire dans une logique déformante. Il est certes évident que l'histoire porte sur un domaine de l'expérience et une dimension de l'existence, qui, par définition, résistent aux réquisits de la vérité et de la raison. Toutefois, est-ce une raison

de justifier un projet rationnel de falsification et d'interprétation subjective des faits historiques à des fins idéologiques ? C'est malheureusement ce que nous a offert le courant phénoménologique. Dans les *Recherches logiques*, Husserl est resté guidé par les intérêts de la science. Mais le Husserl de la *Krisis* est rattrapé par l'idéologie. Il s'ensuit finalement que toute entreprise philosophique au plan historique ou politique, est à priori, sujette à caution et comporte des effets pervers. Les idées ayant la particularité de mener le monde, le monde est parfois dangereusement mené par la philosophie. DYONIS MASCOLO fait ici à cet effet, une analyse suffisamment éclairante :

Il est constant que toute entreprise philosophique qui tente de s'étendre au politique aboutit, non pas à proclamer des droits, mais bien plutôt à édifier l'un de ces systèmes idéaux que l'on nomme utopie, ou à en jeter à tout le moins les bases théoriques, quelques principes normatifs faisant l'affaire. A l'arrivée comme on sait, toutes les utopies produites par le génie philosophique ont revêtu la forme, plus ou moins parfaite, selon les variantes de ce qui pourrait être, idéalement un bain... Non seulement, comme le relevait Erasme, en pratique : le pire gouvernement fut toujours celui d'hommes frottés de philosophie, mais, de façon plus frappante encore, en théorie, de Platon à Thomas More ou Campanella, toutes les utopies proposées par les philosophes, sans exception, ont fourni de parfaites images de bagnes de la raison. Quelques-unes ont trouvé un début de réalisation dans l'histoire. Déjà, la Sparte de Lucurgue, aimée de certains humanistes en avaient eu des traits. Hitler aura platonisé à sa manière aux temps modernes. Dans le totalitarisme, forme perfectionnée de la tyrannie, il s'agit toujours d'assurer le règne exclusif de quelques principes fondés en théorie. Tout totalitarisme est une philosophie en ce sens précis : la contradiction est catastrophiquement niée. Elle est effectivement le nouvel interdit, tenu pour le crime des crimes. (Mascolo, 1993 : 87-88)

La philosophie s'accommode mal de l'idéologie dont le propre est de poursuivre des fins subjectives et intéressées. Quand elle se fait tenir par l'idéologie, elle devient elle-même idéologie et n'a plus rien de philosophique. Elle n'est plus dans ce cas, le fondement du rationnel et encore moins sa compréhension intelligible. Elle devient finalement source de chimères et n'est plus qu'un simple instrument au service de l'idéologie et donc, abrutissante. Alors, pourquoi la philosophie de l'histoire n'arrive-t-elle pas à se débarrasser de l'idéologie, qui par essence, s'oppose aux catégories de la science dont la philosophie s'en prévaut ? Cette entreprise se justifie-t-elle dans le cas de la phénoménologie qui s'est donnée pour objectif de reformer le discours philosophique sur les ruines de l'idéologie et de la métaphysique classique ? A la lumière de ces questionnements, quels sont les accents théoriques qui illustrent de l'emprise idéologique des œuvres de la phénoménologie husserlienne dans son rapport à l'histoire ? Nous introduirons le problème par la conception husserlienne de l'histoire et ensuite à l'interprétation très subjective qu'il fait de la crise de l'humanité européenne.

1. La conception husserlienne de l'histoire

1.1. Répugnance de la phénoménologie husserlienne pour les considérations historiques

Le projet initial de la recherche phénoménologique mettait d'office hors-jeu toutes références à des préoccupations historiques. Paul Ricœur à ce propos, est on ne peut plus explicite : « *Rien dans l'œuvre antérieure de Husserl ne paraît préparer une inflexion de la phénoménologie dans le sens d'une philosophie de l'histoire* » (Ricœur, 1999 : 23).

Cela dit, des *Recherches Logiques aux Idées*, la phénoménologie apparaît en se détournant des considérations historiques. Deux raisons sous-tendent et justifient ce manque d'intérêt : la première s'effectue au nom de la lutte contre le psychologisme et l'historicisme pour fonder une nouvelle vision de la rationalité. Parce que pour Husserl, le psychologisme et l'historicisme constituent une sorte d'écran qui rend impossible la saisie du moi ou de l'égo dans sa pureté d'une part, et d'autre part, parce qu'ils sont porteurs d'éléments factices que seuls l'époche et la réduction permettent de neutraliser. La deuxième raison, explique Paul Ricœur, est due au fait que Husserl est un penseur naturellement étranger à la politique : « *Apolitique, dit-il, par formation, par goût, par profession, par souci de rigueur scientifique* » (Ricœur, 1999 : 23).

Autrement dit, la phénoménologie transcendantale depuis les *Recherches Logiques* en passant par les *Idées* jusqu'aux *Méditations cartésiennes*, s'est constituée sous le mode d'un idéalisme transcendantal imperméable aux catégories d'historicité. Etant entendu que pour Husserl, les études logiques (les mathématiques y compris) ont un sens qui ne dépend pas de l'histoire de la conscience individuelle ou de l'histoire de l'humanité, même si celle-ci jalonne la découverte ou l'élaboration de ce sens. Démarche qui au bout du raisonnement pose la vérité comme quelque chose qui ne s'acquiert pas à la manière d'une aptitude fonctionnelle comme chez les espèces vivantes. Elle reste l'affaire d'une relation anhistorique entre une visée à vide et une présence intuitive qui remplit cette visée. Donc, pour résumer, la problématique proprement transcendantale de la phénoménologie ne comporte pas de souci historique manifeste, souci préalablement écarté par la réduction transcendantale. Paul Ricœur, commentant la notion de réduction transcendantale, montre que par cette voie, la phénoménologie husserlienne ne tient pas pour crédible, l'attitude naturelle à laquelle est rattachée l'histoire virtuelle et événementielle. Par ce fait, l'égo pur se découvre essentiellement comme anhistorique. Cette remise en cause provisoire de l'histoire subira plus tard une évolution qui finira par l'intégrer au système.

1.2. La loi de l'histoire

L'histoire a fini par imposer sa loi à une philosophie qui ne voulait pas d'elle ; une philosophie qui se situait dans l'atemporalité, c'est-à-dire hors de l'histoire. Sous le prétexte de combat contre l'historicisme qui, pour Husserl s'identifiait à l'irrationnel, la phénoménologie ne voulait pas prendre en compte la dimension historique de la rationalité. Comme on le sait, la

pensée de Husserl s'est conquise sur le psychologisme, laquelle conquête a servi de présupposition à toute la philosophie transcendantale ultérieure. C'est sur cette base qu'est fondée la récusation de toute philosophie de l'histoire, comprise comme une évolution, comme une genèse qui fait dériver le plus rationnel du moins rationnel et en général, le plus du moins. Autrement dit, pour Husserl, à la différence de Hegel, Raison et Histoire sont incompatibles. La réforme de la philosophie par la phénoménologie au départ, se résumait à deux choses : c'était d'abord la réforme des lois formelles du discours et de la pensée dans les *Recherches logiques*, et ensuite l'examen de la place fondatrice dévolue à l'égo transcendantal, place de toute apodicticité. Cet égo, on l'a vu, était essentiellement anhistorique. Or, nous savons depuis Hegel que la raison dialectique implique la prise en compte de l'histoire et que c'est la contradiction qui la fait avancer contrairement au principe de la logique formelle qui privilégie la loi de la non-contradiction. Il a fallu que le phénomène nazi, les injustices, la guerre mondiale, éclatent pour que la phénoménologie husserlienne, malgré son dédain de l'histoire, se décide de la regarder en face. Paul Ricœur rend compte de ce tournant dans la pensée de Husserl par ces mots :

L'histoire, disions-nous, rentre dans les préoccupations du philosophe le plus anhistorique et le plus apolitique par la conscience de crise. Une crise de culture est comme un grand doute à l'échelle de l'histoire. Certes, elle n'exerce pas la fonction du doute méthodique que reprise par la conscience de chacun à titre d'interrogation philosophique. Mais ainsi transformée en question que je me pose, la conscience de crise reste à l'intérieur de l'histoire ; c'est une question sur l'histoire et dans l'histoire : où va l'homme ? C'est-à-dire quel est notre sens et notre but, à nous qui sommes l'humanité ? » (Ricœur, 1999 : 30)

A la lumière de cette analyse, il devenait impératif pour Husserl d'échafauder des réponses à des questions qui agitaient les esprits et se laisser aller à l'évidence de l'histoire. Car, c'est la dimension phénoménologique elle-même qui commençait à faire problème. Etant entendu que la phénoménologie étant elle aussi dans l'histoire, vit de la tradition et doit avoir un dialogue ininterrompu entre le moi et le monde. Cette méditation sur l'histoire va se développer dans *La Crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale* sous la forme d'une théorie de l'histoire et du monde culturel. Pour Françoise d'Astur, s'agissant de ce revirement :

Il ne s'agit pas d'une greffe sur une théorie de l'égo déjà constituée ou d'une extension à la sphère culturelle des résultats de la sphère égologique, comme si soudain, l'histoire venait frapper à la porte d'une philosophie jusqu'ici intemporelle, mais de la tentative de fonder à la fois l'égo et l'histoire, dans un rapport de réciprocité, car c'est bien l'égo qui constitue toute histoire, mais comme ce qui l'englobe et le dépasse dans un projet infini (Astur, 1995 : 101-102).

Cette théorie de la culture va conduire de manière inattendue à la réhabilitation de l'idée de l'homme. Il faut dire que l'histoire chez Husserl ne se prête à une réflexion philosophique que par l'intermédiaire de sa téléologie. Elle apparaît impliquée par un type original de structure rationnelle qui, précisément exige une histoire. Il n'y a pas, selon Paul Ricœur, « *de réflexion directe sur l'histoire comme flux d'évènements, mais indirecte comme avènement d'un sens. Par là, elle est une fonction de la raison, son mode propre de réalisation* » (Ricœur, 1999 : 30). Dès les premières lignes de sa conférence de Vienne en 1935, la perspective est fixée : philosophie de l'histoire et téléologie sont synonymes :

Je veux tenter... (de donner) toute son ampleur à l'idée d'humanité européenne, considérée du point de vue de la philosophie de l'histoire ou encore au sens téléologique. En exposant à cette occasion la fonction essentielle qui peut être assumée par la philosophie et par nos sciences qui en sont les ramifications, je tente aussi de soumettre la crise européenne à une nouvelle élucidation. (Husserl, 1976 : 347)

Ainsi dans l'ouvrage intitulé : *Husserl's staats philosophie* que cite Françoise d'Astur, K. Schumann écrit : « *Il n'est donc plus possible aujourd'hui de voir en Husserl un philosophe apolitique, tout comme après la publication de la Krisis, il était devenu impossible de voir en lui un penseur anhistorique* » (Husserl, 1976 : 347). C'est dire que la phénoménologie étant le résultat historique de la culture, elle ne peut continuer à s'en dérober infiniment. Ce qui implique que les sociétés humaines unissent en elles indissolublement une part de nature et de culture qu'il faut élucider et la porter de fait à leur vérité.

2. La phénoménologie husserlienne et la crise de l'humanité européenne

2.1.Crise et idéologie : téléologie de l'histoire

Comme nous l'avons énoncé précédemment, la problématique proprement transcendante de la phénoménologie husserlienne à un moment donné de son développement ne comportait pas de souci historique. Bien plus, elle semblait éliminer ce souci par question de principe. Considérée comme faisant partie de l'attitude naturelle et entachée d'éléments factices, l'histoire n'étant nullement considérée comme thème de réflexion transcendante. On peut légitimement penser dans le sillage de Paul Ricœur que, c'est en 1930 que Husserl a commencé à rattacher la compréhension de sa philosophie à celle de l'histoire, plus précisément l'histoire de l'esprit européen. Cela s'explique par la conférence qu'il a donnée les 7 et 10 mai 1935, au centre culturel de Vienne sous le titre « *La philosophie dans la crise de l'humanité européenne* », suivie d'une série de conférences au « cercle philosophique de Prague pour les recherches sur l'entendement humain ». L'ensemble de ces écrits a abouti au grand texte intitulé : « *La crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendante* » dont les deux premières parties ont été publiées en 1936 par la Revue philosophique de Belgrade et compose le groupe dit de la *Krisis*. Les motivations historiques de la phénoménologie transcendantales sont ici indiquées par Paul Ricœur :

La situation politique de l'Allemagne à cette époque est visiblement à l'arrière-plan de tout ce cours de pensée : en ce sens on peut bien dire que c'est le tragique même de l'histoire qui a incliné Husserl à penser historiquement. Suspect aux nazis comme non aryen, comme penseur scientifique, plus fondamentalement comme génie socratique et questionneur, mis à la retraite et condamné au silence, le vieux Husserl ne pouvait manquer de découvrir que l'esprit a une histoire qui importe à toute l'histoire, que l'esprit peut être malade, que l'histoire est pour l'esprit même le lieu du danger de la perte possible. Découverte d'autant plus inévitable que c'était les malades eux-mêmes, les nazis, qui dénonçaient tout le rationalisme comme pensée décadente et imposaient de nouveaux critères biologiques de santé et spirituels » (Ricœur, 1958 : 22).

C'est dire que l'histoire entre dans la préoccupation de Husserl par la conscience de crise. Une conscience de crise qui se manifeste dans l'histoire et sur l'histoire et qui invite à la réaffirmation d'une tâche qui par sa structure, est une tâche pour tous, une tâche qui développe une histoire. Cependant selon Husserl, l'histoire ne se prête à une réflexion que par l'intermédiaire de sa téléologie. Elle apparaît impliquée par un type original de structure rationnelle qui, précisément exige une histoire. Par là, elle est une fonction de la raison, son mode propre de réalisation. Ainsi, *Krisis I* et *Krisis II*, constituent un tournant décisif dans l'orientation de la phénoménologie. En faisant un retour aux sources du destin de l'Europe, la crise qu'elle connaît aux yeux de Husserl est intolérable et doit être expliquée. Pour l'expliquer, il faut remonter aux sources de ce qu'est véritablement l'Europe pour en saisir le nœud. Qu'est-ce que l'Europe ? Ce n'est pas simplement ce continent situé géographiquement à l'Ouest de l'Asie. C'est plutôt une figure spirituelle qui regroupe les peuples des Etats-Unis d'Amérique, les dominions anglais, mais pas les esquimaux, les indiens, et les tziganes qui même si l'occasion leur a été d'y émigrer sont condamnés à rester en marge de la civilisation européenne. Voici les termes exacts de Husserl :

Nous posons la question : comment se caractérise la figure spirituelle de l'Europe ? J'entends par l'Europe non pas géographiquement comme sur les cartes, comme s'il était possible de définir ainsi le domaine de l'humanité qui vit territorialement ensemble, en tant qu'humanité européenne. Au sens spirituel, il est manifeste que les dominions, les Etats Unis, etc... appartiennent à l'Europe, mais non pas les Esquimaux ou les Indiens des ménageries foraines, ni les Tziganes qui vagabondent perpétuellement en Europe. Il est manifeste que, sous le titre d'Europe, il s'agit ici de l'unité d'une vie, d'une activité, d'une création spirituelle, avec tous les buts, tous les intérêts, soucis et peines, avec les formations téléologiques, les institutions, les organisations. (Husserl, 1976 : 352)

Il en va de même des autres nations dans la pluralité de leurs peuples et de leurs formations culturelles. Mais l'humanité historique ne s'articulant pas de la même façon, et l'Europe dégageant une tâche infinie qui n'existe pas chez d'autres types d'humanité, elles ont tendance à l'imiter. Husserl écrit :

Il y a dans l'Europe quelque chose de genre unique, que tous les groupes humains eux-mêmes ressentent chez nous, et qui est pour eux, indépendamment de toute question d'utilité, et même si leur volonté conserver leur esprit propre reste entamée, une intention à s'eupéaniser cependant toujours davantage, alors que nous, si nous avons une bonne compréhension de nous-mêmes, nous ne nous indianiserons (par exemple jamais). Mon opinion est que nous sentons (et ce sentiment, quelle que soit son obscurité, est bel et bien justifié) qu'il y a de façon innée dans notre humanité européenne une entéléchie qui domine, de part en part, le devenir de l'Europe dans la diversité de ses figures et qui lui donnent le sens d'un développement vers une forme de vie et d'être idéale, comme vers un pôle éternel. (Husserl, 1976 : 353-354)

Par ces propos, il apparaît clairement du point de vue de Husserl que ce qui caractérise l'humanité européenne, c'est qu'elle est le pôle rationnel de l'humanité. Autrement dit, elle le *télos* particulier des diverses nations et des hommes individuels vers lequel l'ensemble du devenir de l'esprit doit pouvoir déboucher. Pour comprendre cette affirmation capitale, il faut revenir à la constitution transcendantale de l'intersubjectivité. A ce niveau de l'analyse, tous les égo transcendants sont égaux et forment une communauté inter monadique. Autrement dit, un égo en vaut un autre dans le champ de la constitution. Husserl s'explique : « *Mon égo donné à moi-même d'une manière apodictique, ne peut être un égo ayant l'expérience du monde que s'il est en commerce avec d'autres égo, ses pareils, s'il est membre d'une société de monades qui lui est donnée d'une manière orientée* » (Husserl, 2001 : 24).

Cependant, le moi s'appréhendant soi-même comme homme, comme être psychophysique dans un monde objectif et en tant que membre d'une communauté d'un milieu spécifiquement humain et aussi d'un monde culturel avec sa spécificité propre, diffère des autres moi dans des déterminations particulières. Ce qui fait qu'il transforme par son action individuelle et commune avec d'autres, un monde de culture revêtu de valeurs pour l'homme et qui n'est accessible qu'aux gens appartenant aux mêmes types de communauté sociale. Il s'ensuit en clair chez Husserl, qu'il est impossible à quiconque de connaître le phénomène d'acculturation. Ce qu'il justifie en ces termes :

Chaque homme comprend, tout d'abord, l'essentiel de son monde ambiant concret, le noyau et les horizons encore cachés de sa culture, précisément en membre de la société qui l'a historiquement formée. Une compréhension plus profonde qui découvre l'horizon du passé, facteur déterminant du présent lui-même, est en principe possible pour tout membre de cette société ? Il peut y accéder avec une certaine immédiation qui lui est exclusive, et qui est inaccessible à un homme d'une autre communauté entrant en rapport avec lui sans lui appartenir (Husserl, 2001 : 214-215).

En apparence, l'analyse présente l'égalité des cultures. Mais le texte qui vient d'être cité et ceux de la *Krisis*, montrent que la culture européenne est privilégiée dans le champ des cultures humaines. C'est parce que cette culture pour Husserl, est un pôle de rationalité qui vient d'une culture théorétique qui a surgi en Grèce au VI^e et VII^e siècle avant Jésus Christ.

Elle a donc fait de la culture européenne, une culture à part dans le monde, traversée de bout en bout par la rationalité. Les propos qui suivent en sont l'expression éloquente :

L'Europe spirituelle possède un lieu de naissance. Je ne comprends pas par là qu'elle le possède géographiquement dans un pays donné, bien que cela aussi soit juste, mais j'entends un lieu de naissance spirituel dans une nation, et donc dans les hommes individuels et les groupes humains de cette nation. C'est la nation grecque ancienne au VIIe et VIe siècle avant Jésus Christ. C'est en elle que se développe une nouvelle sorte d'attitude à l'égard du monde ambiant. Et comme conséquence s'accomplit la percée d'une espèce tout à fait nouvelle de formations spirituelles, qui grandissent jusqu'à former une figure spirituelle systématiquement close ; les grecs l'appelaient philosophie. (Husserl, 1976 : 234-235).

Cela dit, même si l'Europe affirme au départ que la raison est inhérente à toute culture humaine, cette affirmation consiste à dire au fond, que l'Europe porte cette culture à un plus haut degré, parce qu'elle est *theoria*, par rapport au monde environnant qui n'a que des besoins empiriques immédiats, c'est-à-dire des tâches aux horizons bornés. La *theoria* ici c'est la philosophie, c'est la concentrée de toutes les sciences, c'est la science des sciences posée comme caractéristique essentielle de cette culture. Lisons encore à ce propos Husserl :

Aucune autre forme culturelle dans l'horizon historique avant la philosophie n'est au même sens une culture dans l'horizon historique avant la philosophie une culture des idées, ni ne connaît des tâches infinies, de tels univers d'idéalité qui en tant que totalités et dans toutes leurs individualités, comme dans leurs méthodes de production, portent en soi l'infinité, et par leur sens même. La culture extrascientifique, non encore touchée par la science, est la tâche dont doit s'acquitter l'homme dans la finitude... Mais avec l'apparition de la philosophie grecque et sa première élaboration cohérente du nouveau sens d'infinité, s'accomplit de ce point de vue une mutation qui ne s'arrêtera pas, et qui finalement entraîne dans son sillage toutes les idées de la finitude et du même coup, l'ensemble de la culture spirituelle et de son humanité. (Husserl, 1976 : 358)

Dans cette perspective, Husserl affirme que c'est un abus de langage que de parler de philosophie chinoise, babylonienne ou égyptienne, même si les grecs eux-mêmes racontent avoir beaucoup appris auprès de ces peuples. Car, l'attitude des gens qui développent un intérêt pour cette discipline et l'orientation universelle de leurs préoccupations n'y participent pas de la même façon. Husserl écrit :

Nous possédons aujourd'hui une quantité de travaux sur les philosophies hindoues, chinoises etc. Travaux dans lesquels ces philosophies sont mises au même rang que la philosophie grecque, et sont saisies simplement comme une diversité de formations historiques, à l'intérieur d'une seule et même idée de la culture. Naturellement, il ne manque point-là de quelque chose de commun. Il ne faut pourtant pas laisser une généralité simplement morphologique recouvrir

*les profondeurs intentionnelles, et il ne faut pas devenir aveugle aux différences
princiennes les plus essentielles de toutes. (Husserl, 1976 : 359)*

Donc pour Husserl, on ne peut logiquement parler de philosophie africaine, point de vue heureusement ruiné aujourd'hui par nombre de productions africaines. Mais là n'est pas le débat. Dès lors, de cette position husserlienne, il en dérive que du dépôt grec hérité par l'Europe, le bien le plus précieux, c'est la philosophie qu'on peut définir par l'art des théories, de la découverte et de la mise en sécurité d'un sens nouveau qui réduit le sens d'une science empirique en science de la totalité de l'étant. Ce qui signifie dans l'esprit de Husserl que toute philosophie commence par le détachement et le questionnement systématique. Dans la phénoménologie transcendantale, ce détachement porte un nom : c'est l'Epochè. C'est pourquoi la philosophie est en propre européenne. On peut aisément déduire de la logique husserlienne, qu'il y a bel et bien hiérarchisation des cultures. Dans cette hiérarchie, la culture européenne occupe la partie la plus élevée. La raison en est que cette culture est particulière parce que philosophique et peut servir de guide et de modèle aux autres humanités culturelles. En plus, tous les éléments constitutifs de cette culture sont paradoxalement universels. Ce qui fait que la marche vers la rationalité signifie la marche vers l'européanisation pour les autres cultures. A partir de ce qui vient d'être dit sur les sources de l'humanité européennes, apparaît donc le nœud de cette crise qui touche ce qui lui est profond, gagné de l'héritage grec qu'est la philosophie. Cette crise, c'est celle de la rationalité. C'est parce que la philosophie a perdu l'orientation initiale qu'elle est en crise, laquelle se répercute dans toute l'humanité européenne. On peut à cet effet lire ce qui suit de Husserl:

*La crise de la philosophie a la signification d'une crise de toutes les sciences
modernes en tant que membres de l'universalité philosophique : c'est d'abord
la façon latente, puis de plus en plus manifestement, une crise de l'humanité
européenne elle-même quant à ce qui donne globalement sens à sa vie culturelle,
à l'ensemble de son existence. (Husserl, 1976 : 367)*

En réaction à cette situation inacceptable improprie à cette Europe douée d'attributs de perfection pour Husserl, ce dernier la vit comme un drame et y préconise comme solution : le recommencement radical de la philosophie. Ce recommencement, c'est la constitution transcendantale, autrement dit, la phénoménologie. Husserl a quelque chose comme une responsabilité qui pèse sur ses épaules et en tant que philosophe et fonctionnaire de l'humanité, il a la charge de la résolution de cette crise. Car, pour lui, la crise de l'humanité européenne, au fond, c'est la crise de l'humanité tout court. Voilà pourquoi le philosophe se dit fonctionnaire de l'humanité, lequel a la charge de remettre toute l'humanité sur les rails de la rationalité. Cela dit, à quoi se résume cette crise ?

2.2.La crise de l'humanité européenne : crise fictive

C'est dans *l'origine de la géométrie*, texte faisant partie intégrante du groupe des textes dits de la *Krisis* que Husserl parle du rapport de la phénoménologie à l'histoire partant de ce qu'il considère comme étant la crise de la philosophie et des sciences contemporaines. Husserl

entend montrer le caractère transcendantal des productions culturelles y compris la science et la géométrie qui ont une origine transcendantale. Epistémologiquement, la phénoménologie husserlienne pose la science comme le produit d'un sujet et lui donne un caractère subjectif. Dans le cas de la géométrie, cette science est née comme projet conscient, œuvre du premier géomètre que Husserl appelle le proto-géomètre, lequel lui avait assigné un projet précis. Ce projet est le dépassement d'un horizon fini. Cette découverte pour Husserl est capitale, parce qu'elle permet le passage d'une civilisation pratique à une civilisation théorique. D'où l'identification de la *theoria* à la science. Cette mutation de la pratique à la *theoria* nous a fait sortir de l'horizon borné de notre monde pour l'infini. C'est pourquoi, les idéalités nous permettent de transcender les appels des besoins immédiats pour des tâches désintéressées. Ainsi pour Husserl, c'est avec l'apparition de la bourgeoisie moderne que la science s'est transformée en pensée calculante, c'est-à-dire, en se lançant dans un développement technique, alors qu'elle est issue de la pensée grecque, dans une vision du dépassement des horizons bornés de nos exigences biologiques et surtout comme science du soi. Et la plus grande manifestation de ce dépassement, c'est la notion d'infini qui a ouvert la voie à cette civilisation théorique.

Dès lors, rien dans la culture européenne ne peut se comprendre sans le rattachement à ce projet originaire. En développant la science rationnelle, les savants devraient avoir à tout moment à l'esprit la conscience de ce sens originaire. Et c'est donc sa négation ou son oubli qui a des conséquences terribles, d'où l'aveuglement des sciences. Ainsi pour Husserl, les sciences européennes sont comme aveugles parce qu'elles ne savent pas là où elles vont. Parce qu'elles ont fini par dominer le sujet transcendantal qui devrait éclairer leur voie. Ce qui justifie la crise. Donc, l'objectivisme est responsable de la crise de l'homme moderne. Aussi, les deux conquêtes authentiques de l'esprit moderne qui en réalisant partiellement le vœu d'une compréhension du tout, ont-elles également, altéré l'idée de la philosophie, favorisé la généralisation de la géométrie euclidienne en une *mathesis universalis* de type formel et conduit au traitement mathématique de la nature. Ce faisant pour Husserl, c'est Galilée et Descartes qui sont les pères de cette pensée décadente qu'est l'objectivisme qui est à l'origine de nos maux. Les continuateurs de Galilée ont persévéré dans cette voie.

A la décharge de Descartes, c'est lui qui a tenté de rattacher l'objectivisme au subjectivisme et inspiré la première réflexion radicale par rapport à la priorité de la conscience sur tous les objets, et du coup devenait ainsi, le fondateur du motif transcendantal, seul capable de ruiner la naïveté dogmatique du naturalisme. Par ce geste théorique qui élargit la sphère du doute invincible à la sphère des idées, Descartes posait implicitement pour Husserl, le grand principe de l'intentionnalité, et par là, commençait à rattacher toute évidence objective à l'évidence primordiale du cogito. Malheureusement, Descartes a été effrayé par sa découverte et fut le premier à se trahir lui-même, retombant de nouveau dans le piège des évidences de Galilée, en soutenant que la vérité de la physique est mathématique et que toute l'entreprise du doute et du cogito ne sert qu'à renforcer l'objectivisme. Ce qui fait que sa propre découverte lui a échappée. Il faut donc revenir à la problématique cartésienne, radicalisée par « le véritable Hume » qui ramène l'en soi, comme ultime source de toute position d'être et de valeur. Cette

réactualisation des questions ultimes et de sens était devenue inévitable après la guerre, ce que retrace Husserl en ces termes :

Ce renversement dans la façon d'estimer publiquement les sciences était en particulier inévitable après la guerre et comme nous le savons, elle est devenue peu à peu dans les jeunes générations, une sorte de sentiment d'hostilité. Dans la détresse de notre vie, c'est ce que nous entendons partout, cette science n'a rien à nous dire. Les questions qu'elle exclut par principe sont précisément les questions qui sont les plus brûlantes à notre époque malheureuse pour une humanité abandonnée aux bouleversements du destin... Ces questions-là n'exigent-elles pas qu'on les médite suffisamment et qu'on leur apporte une réponse qui provienne d'une vue rationnelle. (Husserl, 1976 : 10)

En réponse à ces préoccupations légitimes liées à la tragédie qui secoue l'humanité européenne, Husserl préconise une étrange ordonnance : il faut recommencer la philosophie sous la forme de la philosophie transcendantale phénoménologique. Car, pour lui, c'est la crise de la philosophie qui est à l'origine de celle des sciences et qui par ricochet se répercute sur l'humanité européenne. Galilée et Descartes en sont les responsables pour avoir plongé l'activité rationnelle dans l'objectivisme en faisant une croix sur la fondation donatrice de sens originaire. Au fond, cette crise dont parle Husserl est imaginaire. On ne peut pas parler de crise des sciences qui se portaient à merveille avec des progrès spectaculaires dans le domaine de la physique au début du siècle avec Einstein. Il n'y a donc pas de crise des sciences. Ce qui se passe, c'est qu'un certain courant de pensée philosophique dans lequel se situe la phénoménologie veut dicter ses lois à la science. C'est le courant métaphysique et idéaliste. C'est une ambition vaine. Parce que le lien ombilical entre la philosophie et la science est rompu depuis Galilée et n'a pu être établi ni par Descartes, ni par Hegel, ni par Bergson. Les sciences sont bel et bien devenues indépendantes de la philosophie et n'ont plus de compte à lui rendre. Si donc crise il y a au sein de la philosophie, c'est une crise qui ne regarde que la philosophie et non les sciences. Quant à la crise, elle existe effectivement. Cela dit, à quoi se résume cette crise dont parle Husserl de façon imaginaire ?

2.3.La crise de l'humanité européenne : crise réelle

Nous allons nous contenter de donner quelques indications sommaires sur ce qu'il a été convenu d'appeler par Husserl, « la crise de l'humanité européenne », crise que la phénoménologie husserlienne pour des raisons idéologiques s'abstient de regarder en face. En effet, la crise dont parle Husserl, est dans sa factualité effective. C'est une crise politique. C'est en vain que la phénoménologie cherche à l'occulter. C'est un conflit d'intérêt des grandes puissances européennes qui, à cette époque, menaient le monde. Le problème qui se pose, c'est que le partage colonial est terminé. Certaines puissances européennes qui n'en ont pas eu, en ont besoin pour s'approvisionner en ressources minières ou pour y drainer des produits manufacturés. Ceci étant, les rapports qui unissaient les forces européennes, c'était la rivalité pour le contrôle de la planète. Ces puissances, loin de vivre en harmonie, vivaient dans la dispute pour avoir des sphères plus vastes et des marchés plus étendus. Il y a eu une montée

dynamique de l'économie qui n'a pas pu profiter à certains pays européens et la préoccupation de l'Allemagne était de refaire le partage. C'est cela qui est en réalité la crise. Gérard Granel a les mots justes pour conforter cette analyse:

Ce qui seulement est nécessaire, croyons-nous, est de se laisser aller à suivre ce qui rend, comme on dit rêveur dans le projet de la Krisis et dans ses dates, ou plus exactement dans le rapport du projet et des dates 1935-1936 : le nazisme est au pouvoir en Allemagne depuis plus de deux ans, l'antisémitisme fait rage, Mussolini domine l'Italie depuis dix ans et invente un type de société et un mode de pouvoir auxquels aucune analyse (y compris marxiste) ne comprend rien, Franco s'apprête à soumettre l'Espagne, les démocraties libérales s'effritent dans larmoiement en attendant de s'effondrer dans la lâcheté. De son côté le socialisme est devenu stalinisme, sans que l'on sache (on ne le sait pas encore aujourd'hui) comment dans ce glissement, il ne fait que suivre l'étrange, l'horrible mouvement de terrain qui emporte l'Europe, ou, comme dira Husserl, l'humanité européenne. Car si la crise est quelque part, elle est là : dans l'innommé/innommable d'une sorte de basculement d'un monde, qui se prenait pour le monde (et qui, en un sens, l'était en effet). (Granel in Husserl, 1976 : préface).

Donc, ce qui restait était un moment hideux à savoir le racisme, les comportements les plus irrationnels que l'histoire de l'humanité n'ait jamais connus. L'antisémitisme bat son plein en Allemagne avec l'instauration des camps de concentration. Cette situation était connue de Husserl. Le philosophe lui-même, parce qu'il est juif en a souffert. Ce qu'il reconnaît d'ailleurs implicitement :

Il est manifeste que le mouvement de la philosophie ne conduit pas simplement à une mutation homogène de la vie normale, et en général satisfaisante, de l'Etat et de la Nation, mais selon toute vraisemblance, à de grands déchirements internes dans lesquels l'identité et la totalité de la culture nationale éprouvent une rupture. Les conservateurs, que satisfait la tradition, et le cercle des hommes philosophiques vont se combattre les uns les autres, et il est certain que le combat se déroulera dans la sphère de la puissance politique. Cette conséquence commence déjà avec le début de la philosophie. Les hommes qui consacrent leur vie à de telles idées sont mis au ban de la société. Et pourtant les idées sont plus fortes que toutes les puissances empiriques. (Husserl, 1976 : 369)

C'est dire que le philosophe lui-même a évité le pire parce qu'il était un grand nom de la philosophie à cette époque. En 1938, c'est la fameuse conférence de Munich où Hitler vient jurer de ne plus recommencer la guerre. Le tournant décisif qui donne un coup de grâce à la guerre, c'est l'Anschluss. Cette crise n'est plus européenne mais s'étend à toute l'humanité. Husserl pour qui la *Krisis* est considérée par tous les commentateurs comme son testament vit cette crise comme un désarroi. Cette situation de conflit est pour lui inacceptable. Il faut que l'Europe retrouve son idéalité. D'où le retour aux sources de l'humanité européenne pour une renaissance au moyen de la téléologie. C'est ainsi que dans les derniers textes de Husserl, il y a une sorte d'exorcisation et d'incantation de la rationalité. Une foi irréductible à la mission

rationnelle du monde qui est dévolue à l'Europe et qu'il exprime dans une lettre à L. Madelein datée de 1923 et publiée dans la revue de la *Méditation*. Il écrit : « *L'amitié entre nos nations, l'amitié véritable, solidement ancrée dans les cœurs est la seule qui pourra encore sauver la culture européenne gravement menacée et permettra de poursuivre la mission mondiale qu'elle réclame.* » (Husserl, 1976 : 369)

CONCLUSION

Réclamer une quelconque validité scientifique de la même nature que les sciences dures en faveur de la philosophie de l'histoire nous mènerait à coup sûr dans l'impasse et à nouveau dans l'idéologie. Donc, n'étant ni science, ni idéologie, la philosophie doit strictement faire l'effort de jouer son rôle de conscience de soi et de fondement de l'activité scientifique que de verser dans une entreprise risquée et compromettante de masquage de la vérité à l'instar de la phénoménologie. Si Husserl n'a pu apporter des réponses claires à la crise de l'humanité européenne, c'est parce qu'il est resté attaché à une conception propagandiste idéalisée d'une Europe étrangère aux vices et parfaite dans l'absolu. Ceci étant, si la philosophie de l'histoire continue avec ce type de discours tendant à décaler et à tronquer la réalité à des fins idéologiques, elle pourrait à terme se voir impitoyablement désavouée et vidée de sa substance par la rigueur des autres sciences.

Bibliographie

- Astur, F.- d', (1995) : *Husserl, des mathématiques à l'histoire*, Paris, PUF. Husserl S., (1975) : *Idées directrices pour une phénoménologie*, Paris, Gallimard.
- Hegel G. W. F. (1946) : *Leçons sur la philosophie de l'histoire*, Paris, J. Vrin
- Husserl S., (1976) : *Origine de la géométrie*, Paris, PUF.
- Husserl S., (1976) : *La crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale*, Paris, Gallimard.
- Husserl S., (2001) : *Méditations cartésiennes, Introduction à la phénoménologie*, Paris, J. Vrin.
- Mascolo D., (1993) : *La haine de la philosophie. Heidegger pour modèle*, Paris, J-M. Place.
- Merleau-Ponty, (1975) : *Les Aventures de la dialectique*, Paris, coll. Idées.
- Ricœur P., (1999) : *A l'école de la phénoménologie*, Paris, Vrin.